

rougi, son chapeau démodé, Mme Vebson gardait cependant un grand air.

Quand le Dr Séricourt entra, accompagné de Guillaume Andrezel et de ses élèves, elle sentit monter une faible rougeur à son front.

Il ne tarda point à se trouver près d'elle.

—Quoi ! lui dit-il, debout et dans ce costume.

—Monsieur le docteur, répondit Mme Vebson, je vous demande mon *exeat*.

—Y songez-vous, madame, vous êtes malade, très malade !

—Je le sais, monsieur, puisque j'ai pu me résoudre à entrer ici.

—Vous manquerez chez vous de bien des choses.

—Peut-être de pain, docteur, à coup sûr de remèdes.

—Quelle raison vous force à partir ?

—Le directeur m'a refusé le droit de faire venir un prêtre.

Guillaume Andrezel fit un geste de colère.

—Après les religieuses, l'aumônier ! c'est logique.

—Réfléchissez, madame, reprit Jacques Séricourt.

—J'ai assez souffert pour avoir besoin de Dieu, dit Mme Vebson.

Le docteur se tourna vers l'interne.

—Remettez son *exeat*, à madame, dit-il.

Arinda se leva, prit le papier d'une main tremblante, remercia et quitta la salle.

Guillaume Andrezel se dirigea vers le pied du lit et copia sur la pancarte la note dont il avait besoin.

La malade se sentait si faible qu'elle vacillait en quittant l'hôtel.

Mais si frappée qu'elle se sentit, elle n'eût à aucun prix consenti à demeurer un jour de plus dans cette maison.

Elle s'arrêta brusquement, s'appuyant tantôt sur un meuble mis en étalage, tantôt contre une maison, respirant avec peine.

L'heure était matinale, la circulation ne se trouvait point encore rétablie dans les rues. Paris s'éveillait, faisait sa toilette matinale. Les trottoirs ne gardaient plus de neige, mais l'abondance avec laquelle elle était tombée n'avait pas encore permis d'en débarrasser les deux côtés de la rue. Les misérables vêtements d'Arinda ne pouvaient la protéger contre l'intensité du froid ; elle frissonnait sous son maigre châle et, malgré son énergie, elle craignait plus d'une fois de tomber.

Tandis qu'elle marchait vers la rue Mauberge, une pensée traversa son esprit :

—Si j'entraîs à l'église ? se dit-elle.

Saint-Vincent de Paul se trouvait non loin de là, elle se dirigea de ce côté.

Des fidèles s'y rendaient pour l'office matinal ; Arinda ressentit une consolation subite à l'idée de prier dans sa maison. Celui qu'on chassait de tous les lieux de souffrance, et d'invoquer le grand Proscrit sur son autel.

Ce fut en se traînant le long des murailles qu'elle pénétra dans l'église, mais la force lui manqua pour monter bien haut, elle s'arrêta près du dernier pilier et ses regards embrassèrent avec une sorte de ravissement le grand vaisseau du temple. Au-dessus des colonnes défilait dans sa beauté majestueuse et vraiment chrétienne, cette longue procession peinte par un artiste de génie. La famille sanctifiée, grandie par l'amour, l'immolation, le martyr trouvait là une consécration admirable. Les types divers d'hommes, de femmes et d'enfants attiraient et charmaient le regard. Ceux-là jouissaient depuis longtemps de la gloire céleste achetée par leurs épreuves et leur courage. En voyant planer au-dessus d'elle ces protecteurs qui connurent eux aussi les amertumes de la terre, et les acceptèrent par amour pour Dieu, Mme Vebson sentit son âme pénétrée d'une douceur infinie. Il lui sembla que des bouches de ces amis célestes tombait la promesse d'un meilleur avenir. Perdue dans le sentiment d'une ferveur grandie par l'excès de sa misère, elle entendit la messe, emplissant son âme d'une douceur qui la réchauffait.

Lorsque le prêtre quitta l'autel, Arinda laissa passer le flot des fidèles, puis, voyant qu'elle se trouvait en ce moment presque seule dans l'église, elle quitta sa place et s'approcha du bénitier.

Mais soit qu'elle ressentit une fatigue augmentée par un long agenouillement, soit qu'au sortir de l'atmosphère tiède de l'église, le froid la saisit plus vivement, elle chancela en franchissant la porte, puis, tentant vainement de se retenir à une colonne, elle tomba privée de sentiment.

En ce moment, une dame élégamment vêtue de

noir gravissait les marches de l'escalier appuyée sur le bras d'un jeune homme.

Ni l'un ni l'autre ne vit tomber Arinda, mais tous deux aillèrent heurter ce corps qui paraissait privé de vie.

—Francis ! Francis ! dit la dame, vois donc cette infortunée.

—Evanouie, dit le jeune homme. A sa pâleur on dirait qu'elle succombe presque autant à la faim qu'à la maladie.

—Pauvre créature !

—Nous ne pouvons la laisser sans secours, dit le jeune homme.

—Mon ami, dit la mère, cours chercher une voiture, je t'en supplie, pendant ce temps j'essaierai de ranimer cette infortunée.

La dame s'agenouilla sur le pavé, fit respirer des sels à la malade, mais ses efforts demeurèrent infructueux, et ce fut Francis qui, avec l'aide du cocher, déposa la malheureuse femme dans une voiture.

—Où allons-nous la conduire ? demanda Francis.

—Chez nous, mon enfant, nous verrons plus tard.

(La suite au prochain numéro.)

LES TROIS CANDIDATS À LA PRÉSIDENTICE DES ÉTATS-UNIS

Blaine est marié, Butler est veuf, Cleveland est célibataire.

Butler est né dans le New-Hampshire, Cleveland dans le New-Jersey, Blaine dans la Pennsylvanie.

Cleveland a 47 ans, Blaine 54 et Butler 65.

Blaine est presbytérien, Butler est épiscopalien et Cleveland est congrégationaliste.

Butler pèse plus que Blaine, Cleveland est le plus pesant des trois.

Les cheveux de Cleveland grisonnent, ceux de Blaine sont gris, et Butler est chauve.

L'instrument favori de Blaine est l'accordéon, Butler aime le clairon et Cleveland aime le basson.

Butler boit du vieux vin, Blaine aime l'eau-de-vie et l'eau de Seltz, Cleveland préfère la bière.

Cleveland a toujours été démocrate, Blaine républicain et Butler toute sorte de choses.

Butler était major-général dans l'armée, Blaine et Cleveland ne se sont jamais élevés plus haut qu'à la dignité de simples mortels.

Blaine porte toute sa barbe, Butler et Cleveland portent seulement la moustache.

Butler est du L. L. D., ainsi que Blaine, Cleveland ne l'est point.

Cleveland est le plus pauvre des trois candidats, Butler est plus riche que Cleveland et Blaine ensemble.

Butler et Cleveland sont avocats, Blaine est politicien.

Blaine fait vite un discours, Butler parle lentement, le style de Cleveland est concis et poli.

Butler porte la plus petite chaussure, Cleveland la plus grande.

Cleveland plaisante rarement, Butler est plein d'esprit, Blaine rit des balivernes des autres.

Tous les candidats ont de grosses têtes, mais Butler a la plus grosse des trois.

LES FENÊTRES DE JADIS

Saviez-vous que les portes et fenêtres garnies de vitres ne datent que du milieu du quinzième siècle ?

Jusqu'à cette époque les vitres étaient remplacées par de la toile cirée ou du papier huilé. On lit, dans les "comptes de l'argenterie des rois de France," en 1454 :

"Deux aunes de toile cirée dont a été fait un châssis, mis en la chambre de retrait de ladite dame reine au château de Melun.

"Plus quatre châssis de bois à tendre le papier sur les fenêtres de ladite chambre, et huile pour les oindre pour être plus clairs."

Il est démontré, cependant, que le coulage du verre était connu en France dès le treizième siècle, mais on ne songea que plus tard à l'employer pour en faire des vitres. En 1413, la duchesse de Berry s'étant rendue au château de Montpensier, en Auvergne, les fenêtres dudit château furent garnies de toiles cirées, par défaut de verrerie.

Plus de cent cinquante ans après—chose vraiment curieuse—on voit l'intendant du duc de Northumberland proposer de démonter les vitres du château

de Sa Seigneurie pour les mettre à l'abri du vent pendant son absence.

En Ecosse, le palais du roi, jusqu'en 1661, n'eut de vitres qu'aux étages supérieurs ; les fenêtres du rez-de-chaussée étaient fermées par des volets de bois que l'on ouvrait de temps à autre pour laisser entrer l'air.

Enfin—dernier détail—c'est du règne de Louis XI que datent les premiers statuts de la communauté des vitriers de Paris.

CURIEUSE HISTOIRE

Un correspondant en Cochinchine d'un journal parisien raconte une curieuse histoire. Lorsque le consul anamite de Saïgon fut chassé, en juin dernier, il fut obligé de disposer à la hâte de ses voitures, de ses meubles et de ses effets en général.

Parmi ses biens se trouvaient quinze crocodiles vivants, qui l'embarraisaient vivement, car il ne trouvait pas d'acheteur pour ces charmants amphibiens. Il les avait achetés pour le compte de l'empereur Tu Duc, qui, non seulement avait un caprice pour ces animaux, mais savait les utiliser.

On raconte que dans son palais, à Hué, il avait une vaste pièce d'eau qui servait de tirelire royale. Il y cachait les trésors dont il n'avait pas besoin dans le moment, et n'y touchait qu'à la dernière extrémité. Il faisait creuser des troncs d'arbres, les bourrait d'or et les jetait dans la pièce d'eau. Pour se garantir contre les voleurs, et pour que lui-même ne fut pas tenté de tirer sur sa réserve à moins d'absolue nécessité, il entretenait dans la pièce d'eau un certain nombre de crocodiles, dont la présence indiquait assez clairement quel serait le sort inévitable de tout imprudent qui aurait voulu se risquer à portée de ces longues et fortes mâchoires.

Lorsqu'il devenait nécessaire d'avoir recours à cette réserve, il fallait d'abord tuer les crocodiles, ce qui ne pouvait se faire sans la permission de l'empereur et après délibération du conseil des ministres.

DE PARTOUT

—La production de l'étain dans le monde s'élève à 45,770 tonnes. Un tiers de cette quantité est employée sur ce continent.

—Le pont suspendu de Niagara a 2,260 pieds de long ; celui de Kiel (Russie), 2,562 pieds, et celui entre New-York et Brooklyn, 5,980 pieds.

—On compte dans tout l'univers 34,000 journaux, dont 32,000 en Europe et en Amérique. C'est l'Angleterre qui occupe le haut de la liste, la Belgique vient en deuxième lieu.

—Après l'exposition des bébés, l'exposition des monstres. Une exhibition très curieuse va avoir lieu à Londres : l'exposition des monstres et des phénomènes. On verra là une collection d'enfants à deux têtes, à deux corps, à trois jambes ; l'homme cyclope, qui n'a qu'un œil au milieu du front ; l'artiste tronçonné, sans bras ni jambes ; le grand devissé, qui jouit de la faculté de retourner complètement la tête ; la jeune fille aux pieds d'éléphant, l'homme à la trompe, l'homme à la tête de veau, des géants, des nains, des colosses, etc.

RÉCRÉATIONS EN FAMILLE

No. 16.—CHARADE

Mon Premier e t. ouvent un appel.
Mon Second toujours sans appel.
Mon Tout est pour le mercantile,
Certes un objet très utile.

No. 17.—ÉNIGME

Je suis, ami lecteur, ce miroir magnifique,
Très souvent humide, mais toujours magnétique.
Je suis enfin aussi, puisqu'il faut te le dire,
Le chemin de l'amour quand il veut s'introduire.

SOLUTIONS :

No. 13.—Les mots sont : En ton eau.—En tonneau.
No. 14.—Les mots sont : Tige et Gîte.

No. 15.

Blancs.
1 T 7 e F D
2 P 4 e R, échec et mat.

Noirs.
1 Ad libitum.